PEUPLES
ET
PAYS MYTHIQUES

Actes du V[e] Colloque
du Centre de Recherches Mythologiques
de l'Université de Paris X
(Chantilly, 18-20 septembre 1986)

réunis par

François JOUAN et Bernard DEFORGE

publiés avec le concours du Ministère
de l'Éducation Nationale

vérité des mythes

LES BELLES LETTRES

*Peuples et pays mythiques de l'*Iliade *au regard de la « religion cosmique des Indo-Européens »*

*Peuples et pays mythiques de l'*Iliade *et de l'*Odyssée

Contrairement à l'*Odyssée*, qui mène son héros de terres de rêve en terres de cauchemar, l'*Iliade* ne mentionne que deux peuples tenus pour mythiques par la plupart des commentateurs[1] : les Pygmées et les Éthiopiens. Les Pygmées ne figurent que dans une comparaison, III, 3 et suiv. ; c'est dire qu'ils ne jouent aucun rôle dans la narration. Il en va de même pour les Éthiopiens, bien qu'ils soient mentionnés plus longuement, et à deux reprises, I, 423 et suiv., XXIII, 205 et suiv. : ils accueillent Zeus et les dieux pendant douze jours, mais n'ont aucun rapport avec les hommes et, contrairement aux peuples mythiques de l'*Odyssée*, n'exercent aucune influence sur le cours des événements. Ou, tout au plus, une influence indirecte et négative : comme les dieux sont absents, il ne se passe rien ; le temps semble s'arrêter.

Problématique

Fautes de données suffisantes, une étude de ces deux peuples à l'intérieur de l'*Iliade* n'a guère de chances d'aboutir à une conclusion. Pygmées et Éthiopiens ne sont évidemment pas des inventions du poète de l'*Iliade* qui, contrairement à celui de l'*Odyssée*, n'est guère porté sur le merveilleux ; ses tendances « rationalistes », « modernistes », sont évidentes : on sait par exemple comment il se débarrasse des Jumeaux divins indo-européens, Castor et Pollux[2]. On ne doit donc rien attendre de lui pour nous éclairer sur la signification de ces peuples mythiques dont il ne traite

que par prétérition, peut-être pour répondre à l'attente de l'auditoire. C'est pourquoi une étude extérieure à l'*Iliade* est nécessaire ; elle m'a paru possible à partir de ce que j'ai nommé la « religion cosmique des Indo-Européens ».

La religion cosmique des Indo-Européens[3]

J'entends par « religion cosmique » un ensemble cohérent de représentations concernant en premier lieu le plan cosmique, mais aussi les dieux, la société, l'individu : il s'agit d'une conception du monde issue d'une réflexion sur les trois principaux cycles temporels : le jour, l'année et le cycle cosmique. Ces trois cycles sont conçus comme homologues : chacun d'eux se compose d'une partie diurne, d'une partie nocturne, d'une aurore et d'un crépuscule. La partie nocturne est noire, la partie diurne blanche, l'aurore et le crépuscule rouges. Ces trois couleurs cosmiques fondent à la fois les trois castes traditionnelles et les trois natures de l'homme. Tout cela se retrouve, assez fidèlement conservé pour l'essentiel, dans les formes helléniques de la tradition indo-européenne, et notamment dans les principales figures du panthéon : Zeus, « ciel diurne » (**dyew-*), Héra, « belle saison de l'année » (**yēr-ā-*), Aphrodite et Athéna, « aurores (de l'année) », etc. Ainsi considéré, ce panthéon apparaît non seulement hérité, mais même fort archaïque. Seule innovation majeure, mais sans doute purement lexicale : le nom indo-européen commun des dieux **deywo-* « celui du ciel diurne » a été remplacé par θεός, dont l'origine est incertaine. Il semble, en tout cas, que le panthéon s'organisait en trois catégories d'entités : diurnes (les **deywo-* proprement dits), nocturnes et aurorales ou crépusculaires, et que ces entités alternaient dans le cycle quotidien, le cycle annuel et le cycle cosmique.

Les Pygmées et la religion cosmique

A partir de ces conceptions, la curieuse légende des Pygmées et des grues prend un sens. Les grues sont des oiseaux migrateurs qui, comme l'indique le poète de l'*Iliade*, quittent nos régions en automne pour passer l'hiver en Afrique. Il paraît donc logique d'interpréter à partir du cycle annuel la légende de leur guerre chaque année recommencée contre les Pygmées. Les grues sont des oiseaux *blancs* au col *rouge*, et elles affrontent des personnages *noirs* : c'est l'image de l'affrontement annuel des principes cosmiques antagonistes, le principe diurne et le principe auroral

unis contre le principe nocturne. Et ce sont des oiseaux migrateurs, comme l'oie sauvage *(haṃsá-)* de Ṛgveda 10, 124, dont Indra revêt la forme, v. 9, en un passage évoquant sa victoire sur le démon qui retenait les eaux captives : « (C'est pourquoi les poètes) ont dit que l'Oiseau-migrateur (est) le compagnon de celles qui, écœurées, (s'écartèrent de Vṛtra). (Et maintenant), de concert avec les Eaux du Ciel, il s'avance ! il marche-puissamment à la suite du chant-de-guerre, Indra !) »[4] Indra est le chef des Devas (les « diurnes ») ; il triomphe ici du champion du monde nocturne. Peu importe que les Pygmées soient les Négrites, ou des Nains imaginaires[5] : l'essentiel — nous reviendrons sur ce point — est la signification, non la réalité. Le fait, bien réel celui-là, que les grues *traversent l'océan*, pour fuir « *l'hiver* et ses averses de déluge », et qu'elles volent pendant la *nuit*, prend également une signification quand on le confronte aux nombreux récits alliant ces quatre notions (§ 6.2).

Les Éthiopiens et la religion cosmique

Les données

1) La première mention des Éthiopiens dans l'*Iliade*.

Offensé par Agamemnon, Achille demande à sa mère Thétis d'intervenir auprès de Zeus à qui elle a rendu jadis un important service. Elle accepte, mais il faudra attendre son retour : « Zeus est parti hier du côté de l'Océan prendre part à un banquet chez les Éthiopiens sans reproche, et tous les dieux l'ont suivi. Dans douze jours il retournera dans l'Olympe ». Effectivement, douze jours passent, et « quand après cela vient la douzième aurore, alors les dieux toujours vivants s'en retournent dans l'Olympe, tous ensemble, et Zeus à leur tête. Thétis alors n'a garde d'oublier les instances de son fils. Elle émerge du flot marin et, à l'aube, monte vers l'Olympe et le vaste ciel »[6].

2) La seconde mention des Éthiopiens dans l'*Iliade*.

Lors des funérailles de Patrocle, Iris, passant chez Zéphyr, refuse son invitation en ces termes : « Ce n'est pas le moment de m'asseoir ; je repars et m'en vais aux bords de l'Océan dans le pays des Éthiopiens. Ils sont en train d'offrir des hécatombes aux Immortels et je veux, moi aussi, prendre part au festin sacré »[7].

3) Les deux Éthiopies de l'*Odyssée*

L'*Odyssée*, I, 22 et suiv., apporte une précision essentielle, qui permet de déterminer la signification du mythe des Éthiopiens : selon ce texte,

les Éthiopiens habitent aux deux extrémités opposées du monde, l'extrémité orientale et l'extrémité occidentale.

L'interprétation

1) Les Éthiopiens et le cycle quotidien

L'indication de l'*Odyssée* permet, sans qu'il soit nécessaire de bâtir une hypothèse, de relier les Éthiopiens au cycle quotidien : le soleil se couche chaque soir chez les Éthiopiens occidentaux et se lève chaque matin chez les Éthiopiens orientaux ; le mythe a donc toute chance de relever, lui aussi, de la religion cosmique. Rappelons que Zeus est initialement le « ciel diurne », et que les dieux sont « ceux du ciel diurne ». Leur départ, leur séjour chez les Éthiopiens et leur retour sont à coup sûr liés au cycle du soleil. Mais la durée de leur absence — douze jours — interdit de l'identifier purement et simplement à la nuit quotidienne.

2) Les douze jours et le cycle annuel

Le folklore de l'Europe occidentale, germanique et celtique, et celui de la Grèce d'aujourd'hui[8] offrent un parallèle avec les Douze Jours, qui se situent aux alentours du solstice d'hiver (le plus souvent de Noël à la Fête des Rois). Ces douze jours représentent approximativement la différence entre l'année solaire et l'année lunaire. Or, c'est là une conception qui remonte à la période commune des Indo-Européens. Les Douze Jours du folklore ont en effet un équivalent dans l'Inde védique avec le sommeil de douze jours des Ṛbhus. Les Ṛbhus sont des dieux mineurs, des hommes divinisés en raison de leurs exploits — quatre exploits qui ont un lien évident avec le cycle annuel et son renouvellement[9]. Outre ces quatre exploits symboliques, ils en ont accompli un cinquième, paradoxal celui-là, consistant à dormir pendant douze jours chez un certain Agohya dont le nom signifie « celui qui ne doit pas être caché », et que les commentateurs identifient au soleil. Un passage du *Ṛgveda* précise que tout en dormant ils ont marché. La signification est évidente si l'on compare ce mythe aux données folkloriques occidentales : la période des douze jours est un temps hors du temps, n'appartenant ni à l'année qui s'achève, ni à celle qui commence ; diverses interdictions symbolisent l'arrêt du cycle annuel, et pourtant, le temps continue de s'écouler. C'est d'autre part une période dangereuse, celle où l'autre monde se manifeste aux vivants. D'où la nécessité d'interventions surnaturelles pour assurer le passage d'une année à l'autre. Dans l'Inde védique, c'est le rôle des Ṛbhus. Or, les Ṛbhus ont dans le monde germanique des homologues qui portent un nom étroitement apparenté au leur : les Alfes[10], dont la fonction originelle est probablement similaire, puisque leur fête se situe au solstice d'hiver. Eux aussi devaient accomplir des exploits symboliques, réinterpré-

tés, ultérieurement comme des prouesses techniques. Les données homériques apportent à ce parallèle une confirmation et une précision. Douze jours d'absence du ciel diurne et des siens, ce n'est pas seulement, comme les douze jours du folklore occidental ou ceux du sommeil des Ṛbhus, un temps hors du temps, une période de « sommeil de l'année » : c'est une période *nocturne*, une nuit annuelle de douze jours. Or, comme on l'a signalé ci-dessus § 3, dans la conception ancienne, le cycle annuel est considéré comme homologue du cycle quotidien ; l'année a son « jour », l'été, sa « nuit », l'hiver, son « aurore » et son « crépuscule » (qui deviendront ultérieurement des saisons, le printemps et l'automne).

3) Le nom des Éthiopiens, et leur qualificatif

a) Le nom

On admet communément comme allant de soi que le nom des Éthiopiens signifie « ceux dont le visage est brûlé (par le soleil) », et désigne des Nègres (qu'il s'agisse ou non des Éthiopiens historiques). Or, la racine **ay (dh)-* d'où est issu le premier terme du composé a trois sens : « chauffeur, être chaud » ; « briller » ; « brûler, être brûlé ». Si l'on peut laisser de côté le sens de « chauffer, être chaud », il n'en va pas de même pour celui de « briller », qui donne au composé la valeur de « au visage brillant ». Cette valeur me paraît convenir aux noms de personnes mycéniens *a₃tijoqo* (nominatif et génitif singulier), *a₃tijoqe* (datif singulier), désignant des contribuables, propriétaires d'une *ktoina ktimena*[11] : il est peu probable que ce soient des Nègres. Ultérieurement, la forme apparaît comme épithète de Zeus[12] et comme désignation d'un fils d'Héphaistos[13] : le sens de « au visage brillant » convient à ces emplois ; on pense, par exemple, à l'épithète védique *svardṛś-* « au visage solaire », appliquée aux dieux. Dans cette hypothèse, les Éthiopiens sont analogues aux Hommes Blancs de la tradition indienne, êtres de lumière invisibles au profane qui servent Viṣṇu sur son Ile Blanche, située au pied du Mont Meru (c'est-à-dire au pôle Nord), au bord de l'Océan de lait.

b) Le qualificatif

La traduction usuelle du qualificatif des Éthiopiens, ἀμῡμονες, par « irréprochables » n'est qu'une approximation à ne pas prendre au sens moral, puisque le qualificatif s'applique aussi à Egisthe[14] ! Mais la formation de cet adjectif indique clairement sa valeur originelle : c'est ce qui ne donne pas lieu à critique (μῶμος), à raillerie. Tels, les Hommes Blancs : « Parfaits, en vérité, sont ces bienheureux... libérés du *rajas* et du *tamas*, ils vont se fondre en Moi », dit d'eux le Seigneur[15]. Le *rajas* est le principe rouge de l'ardeur et de la passion, le *tamas* (« ténèbre ») le principe végétatif noir : il ne reste donc en eux que le principe supérieur, le *sattva*, de couleur blanche. D'ou leur « éclat lunaire ». De même, le visage éclatant des Αἰθίοπες est l'expression d'une nature analogue à celle des Hommes Blancs.

Reconstruction de la trame mythique originelle

L'ancienne mythologie de l'hiver

Le mythe des Éthiopiens, comme celui de grues et des Pygmées, relève donc d'une très ancienne mythologie de l'hiver. L'hiver comme combat entre les forces du jour et celles de la nuit : c'est le mythe des grues et des Pygmées. Le mythe des Éthiopiens se fonde sur la période du solstice, conçue comme « nuit de l'année » et fixée traditionnellement à douze jours. Pendant cette période nocturne, Zeus ciel diurne doit logiquement céder la place. Ce qui peut se traduire par différentes formes mythiques. On a dû imaginer que pendant ce temps Zeus dort, comme le font les Ṛbhus védiques : d'où la désignation du solstice d'hiver (puis de l'année) comme « sommeil de l'année », ἐνιαυτός ; il reste un vestige de cette conception dans le sommeil de Zeus sur le Gargaros, au chant XIV[16]. En Crète, on est allé jusqu'à l'idée d'une mort de Zeus, suivie de sa reconnaissance au printemps ; le culte d'une Héra veuve en est le reflet en Grèce continentale[17]. On a enfin pu imaginer que Zeus partait en voyage, soit vers l'ouest, comme le soleil à son coucher, soit vers le sud, comme les grues en automne. C'est peut-être par là que s'explique l'assimilation ultérieure des Éthiopiens aux Nègres, et la réinterprétation du premier terme de leur nom.

Le trajet de Zeus et des dieux

Donc, on supposera que Zeus et les dieux s'en vont d'abord chez les Éthiopiens occidentaux, et qu'ils reviennent de chez les Éthiopiens orientaux, comme le fait Poséidon au chant V de l'Odyssée[18]. Et que, pour passer des uns aux autres, ils traversent l'Océan, qui entoure la terre[19]. Comme cette traversée, se situe à la période du solstice d'hiver, initialement considérée comme nocturne, elle réunit les quatre notions constitutives du schème hérité « traverser l'eau de la ténèbre hivernale », qui se retrouve dans la migration annuelle des grues (§ 1) et dans la fête des Anthestéries, si on interprête son nom comme « traversée (**ter-*) de la ténèbre (**andhes-*) »[20]. Dans cette hypothèse, le banquet des dieux chez les Éthiopiens correspond aux beuveries de la fête hivernale de Dionysos.

*Le mythe des Éthiopiens, celui des grues et la trame mythique sous-jacente à l'*Iliade

Il reste à définir les rapport entre ces deux vestiges de l'ancienne mythologie de l'hiver et le texte dans lequel ils sont insérés : s'agit-il originelle-

ment d'éléments adventices, sans rapport avec le thème central, ou sont-ils liés à lui ? Nous avons vu que leur rôle dans la narration est nul ; et comme ils n'ont pas davantage de rapport avec la colère d'Achille, qui est le thème central de l'*Iliade*, on est tenté d'y voir des archaïsmes isolés, comme il y en a tant dans ce poème (notamment dans les comparaisons). Pourtant, le personnage de Thétis donne à penser qu'il doit y avoir un rapport originel. On a observé depuis longtemps un étroit parallélisme entre Thétis et Éos : l'une et l'autre, bien que déesses, ont épousé un mortel (le fait n'est pas habituel) ; ce mari mortel vieillit, et elles le quittent ; elles en ont un fils mortel qu'elles perdent, qu'elles pleurent, qu'elles ressuscitent et immortalisent :

	mari mortel vieilli	fils mort et immortalisé
Eos	Tithônos	Memnon
Thétis	Pélée	Achille

De ce parallèle, on a conclu que Thétis est un double d'Éos, donc une Aurore. Son émergence à l'aube du douzième jour prend donc une signification : elle aussi « traverse l'eau de la ténèbre hivernale » ; son rôle est celui d'« aurore de l'année » (et c'est à ce titre que jadis elle a rendu service à Zeus ciel diurne). D'autre part, Achille, qui est sans conteste le personnage central de l'*Iliade*, est l'homologue de Memnon ; or, Memnon est au centre d'un autre poème du cycle troyen intitulé l'*Éthiopide* ; il est aussi le roi des Éthiopiens[21]. Le lien du mythe des Éthiopiens (et accessoirement de celui des grues, et plus généralement de l'ancienne mythologie de l'hiver) avec des personnages et des thèmes centraux de l'*Iliade* commence à apparaître.

J'ai soutenu récemment[22] que le cycle troyen dans son ensemble repose sur un mythe d'Aurore de l'année enlevée, captive et reconquise par les siens — un mythe qui a des parallèles dans les autres parties du domaine indo-européen[23]. Cette Aurore est Hélène[24], double humain d'Aphrodite[25]. Par là peut s'expliquer le comportement, souvent mystérieux, des dieux dans l'*Iliade*, et en particulier de Zeus. Derrière la façade historique ou pseudo-historique se joue un drame cosmique.

Et les événements situés sur le plan humain reposent eux aussi sur un soubassement mythique : si Achille est le fils d'une Aurore, sa colère et son retrait ont chance d'avoir une toute autre signification que « psychologique » ou « sociale » ; on se souvient de cet Agohya chez qui les Ṛbhus dorment pendant douze jours : « celui qui ne doit pas rester caché ». Voilà encore un lien entre le thème central de l'*Iliade* et l'ancienne mythologie de l'hiver[26].

Conclusions : Grecs et Troyens comme « peuples mythiques »

Ces observations conduisent à deux conclusions :

1) Le mythe du séjour des dieux, à la suite de Zeus ciel diurne, chez les Éthiopiens, est, comme celui du combat annuel des grues contre les Pygmées, un vestige de l'ancienne mythologie de l'hiver sur laquelle repose le cycle troyen dans son ensemble et l'*Iliade* en particulier.

2) Seconde conclusion, paradoxale : il y a dans l'*Iliade* deux autres peuples mythiques, les Troyens et les Grecs. Ce paradoxe invite à remettre en question la notion même de « peuple mythique ». Comme on l'a brièvement indiqué à propos des Pygmées, l'essentiel n'est pas dans la réalité ou la non-réalité factuelle, historique, des peuples en question — d'autant qu'en l'occurrence, Pygmées et Éthiopiens ont fini par exister, quand leur nom a été appliqué à des populations réelles. Mais pour être mythique, il ne suffit pas d'inexister ; il faut d'abord signifier. C'est pourquoi Grecs et Troyens peuvent légitimement être qualifiés de « mythiques ». Même s'il apparaît un jour que la guerre de Troie a bel et bien eu lieu, que l'Alaksandus de Wilusa des textes hittites[27] est l'Alexandre d'Ilion, et qu'il a enlevé une princesse grecque nommée Hélène, il n'en demeurera pas moins vrai que cette Hélène, dans le cycle troyen, tient le rôle mythique de l'Aurore de l'année, que son enlèvement symbolise la nuit annuelle, et sa libération le retour annuel de la lumière ; que les Grecs figurent ceux qui, selon l'expression védique « luttent pour conquérir la lumière solaire[28] », et les Troyens, leurs adversaires[29] dans ce combat cosmique annuel.

J. Haudry
Université de Lyon III

Notes

1. Dans un article du même recueil, P. Wathelet montre que nombre d'autres peuples mythiques se dissimulent sous l'apparence de peuples réels parmi les alliés des Troyens.

2. III, 243-5 (traduction P. Mazon) « Mais ceux-là, dès cette heure, c'est la glèbe, source de vie, qui les retient dans leur Lacédémone, au sol même de leur patrie ».

3. Titre d'un ouvrage paru : Paris, Les Belles Lettres/Milan, Archè, 1987.

4. Trad. J. Varenne, *Cosmogonies védiques*, Paris, Les Belles Lettres/Milan, Archè, 1982, p. 170.

5. C'est la thèse (vraisemblable, et fortement argumentée) de Pietro Janni, I Pigmei dall'Antichità al Medioevo : le fortune di una favola, *in* Francesco Prontera, *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storica e critica* Roma Bari, Laterza, 1983. Je remercie Monique Alexandre de cette indication.

6. *Iliade*, I. 423-5 et 493-7, trad. P. Mazon.

7. *Iliade*, XXIII, 205-7, trad. P. Mazon.

8. Je remercie Madame Jacquin de cette indication, qui soulève un problème d'origine (ici, Celtes et Germains n'y sont pour rien). Il est posé ci-dessous sous la forme d'une Note Additionnelle.

9. *La religion cosmique des Indo-Européens* (cf. n. 3), p. 90 et suiv.

10. Voir mon article, à paraître *Bulletin d'études sanktites*, 1988, Les Ṛbhus et les Alfes.

11. Michael Ventris, John Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*², Cambridge University Press, 1973, p. 537, sv.

12. Lycophron, 537 ; le contexte (autres épithètes du même dieu) ne permet pas de déterminer la signification de ce qualificatif, qui peut référer simplement au séjour de Zeus chez les Éthiopiens.

13. Pline, *Histoire Naturelle*, 6, 187 : ancêtre éponyme des Éthiopiens.

14. A.A. Parry, *Blameless Aegisthus. A Study of AMYMΩN and other Homeric Epithets*, Leyde, Brill, 1973 (Mnemosyne Supplement, 26). Je remercie P. Wathelet de cette indication, qui m'a permis de corriger une précédente rédaction de ce paragraphe.

15. Trad. A.M. Esnoul, *Nārāyaṇīya Parvan du Mahābhārata*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 110.

16. *La religion cosmique des Indo-Européens* (cf. N. 3), p. 87 et suiv.

17. Ibid., p. 94 et suiv.

18. V. 22-24, trad. V. Bérard : « Or le dieu s'en alla chez les Nègres lointains, les Nègres répartis au bout du genre humain, dans leur double domaine, les uns vers le couchant, les autres vers l'aurore ». Contrairement à Zeus (ciel diurne), qui y va accompagné de tous les dieux (les **deywōs* « ceux du ciel diurne »), Poseidon y va seul : c'est qu'il n'appartient pas initialement à la catégorie des « diurnes », comme on l'a indiqué *La religion cosmique des Indo-Européens*, p. 40 et suiv.

19. E.H. Berger, *Mythische Kosmographie der Griechen*, Leipzig, Teubner, 1904 (W.H. Roscher, *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, Supplement*).

20. *La religion cosmique des Indo-Européens* (cf. n. 3), ch. 8.

21. J. de Romilly, *Perspectives actuelles sur l'épopée homérique*, Paris, PUF, 1983 (Essais et conférences du Collège de France), p. 11 et n. 2.

22. « L'*Iliade* vue de l'Olympe », *Lalies*, 7, 1987.

23. En particulier le mythe védique de Vala, qui a un parallèle dans l'Épopée Nationale Arménienne comme l'a montré Ch. de Lamberterie, *Études Indo-Européennes*, 4 janvier 1983, p. 1 et suiv.

24. Linda L. Clader, *Helen* (Diss. Harvard 1973), Mnemosyne Supplement 42, Leyde, Brill, 1976.

25. Deborah D. Boedeker, *Aphrodite's Entry into Greek Epic*, Mnemosyne Supplement 32, Leyde, Brill, 1974.

26. Voir mon article Achille et Patrocle, à paraître.

27. Voir en ce sens l'article de C. Watkins, « The language of the Trojans », à paraître *Proccedings of the Symposium on the Trojan War*, ed. By M.J. Mellink, Bryn Mawr College, 19 X 1984 ; du même auteur, « Linguistic and archaeological light on some Homeric formulas », *Studies in Honor of M. Gimbutas* (sous presse). Je remercie J. Catsanicos de ces indications.

28. Védique *svar-ṣā-* « qui conquiert le soleil », *svàrṣāti-* conquête du soleil », *svar-víd-* « qui trouve (ou : procure) le soleil ».

29. Dans le Véda, ces adversaires d'Indra et des autres « conquérants du soleil » sont les *Paṇis*, qui gardent jalousement leurs trésors dans une montagne céleste identique ou analogue à Vala.

Note additionnelle

Les Douze Jours du folklore grec selon John C. Lawson, *Modern Greek Folklore and Ancient Greek Religion, A Study in Survivals*, New York, University Books, 1964.

Comme le folklore celtique et germanique de l'Occident médiéval, le folklore grec con-

naît les Douze Jours, qu'il place également entre Noël et la Fête des Rois (Lawson p. 221). Lawson voit dans ces Douze Jours l'emprunt d'une fête romaine (Saturnales, Brumalia, Calendes de Janvier ?) que les Grecs auraient substituée « à leurs propres fêtes anciennes telles que les Cronia ou certaines fêtes de Dionysos » (*ibid.*). Mais aucune de ces fêtes, pas plus les romaines que les grecques, ne s'étendait sur douze jours. Comme d'autre part le caractère païen de ces Douze Jours est évident (Lawson, p. 222) et que, de surcroît, la date de la fête des Rois a été fixée tardivement dans le calendrier chrétien, le problème de l'origine des Douze Jours en Grèce demeure entier.

Les pratiques de la période des Douze Jours en Grèce rappelle celles des *mummers* anglais (Lawson, p. 223). A Pharsale, par exemple, « les *mummers* représentent une fiancée, un fiancé et un « Arabe » ; l'Arabe essaie d'enlever la fiancée, et le fiancé la défend ». On reconnaît le thème de la lutte entre le représentant du principe diurne et celui du principe nocturne pour la possession du soleil. Et c'est à cette période de l'année que se manifestent les *Callicántzari*, que Lawson (pp. 190-255) identifie aux Centaures. Et il suppose que les Centaures étaient originellement des hommes qui se déguisaient, et étaient censés se métamorphoser, en animaux à cette période de l'année, avant même l'arrivée des Hellènes en Grèce. D'où sa conclusion (p. 254) « Thus then it appears that in some districts of modern Greece... popular tradition dates from the age in which the Achaean invaders credited the Pelasgian tribe of Centauri with magical powers and in token of one special manifestation thereof surnamed them Pheres ». Si l'on suit Lawson, il faut faire remonter à cette époque non seulement les pratiques, mais également leur cadre temporel, et considérer que les Douze Jours font partie intégrante de cette antique tradition.